



Rousseau rêve d'un théâtre ouvert et romand

COLLOQUE • Opposé, au XVIII^e siècle, à la création du premier théâtre genevois, Jean-Jacques Rousseau s'interroge aussi sur l'identité théâtrale romande. Décryptage avec le chroniqueur de théâtre Daniel Jeannet.

DOMINIQUE HARTMANN

Faut-il doter Genève d'un théâtre? Posée en 1757, la question oppose deux citoyens genevois célèbres, Voltaire (favorable à une «nouvelle comédie») et Rousseau. A l'instigation des théâtres de Saint-Gervais et de Carouge, un colloque reprend les enjeux du débat et en examine les répercussions actuelles. Il réunit ces 9 et 10 novembre historiens et dramaturges, parmi lesquels deux spécialistes notables du XVIII^e siècle, Martine de Rougemont, professeure à l'Institut d'études théâtrales de l'université de Paris, et Jacques Berchtold, professeur de lettres à l'université de Paris. Entretien avec l'un des intervenants Daniel Jeannet, chroniqueur de théâtre et ancien directeur du Centre culturel suisse à Paris. Qui souligne l'enjeu identitaire et démocratique de la

Lettre à d'Alembert, où Rousseau critique indirectement Voltaire.

A quel théâtre Rousseau s'en prend-il vraiment dans sa *Lettre à d'Alembert*?

Daniel Jeannet: Rousseau a une grande admiration pour le théâtre français de Molière, Racine et Voltaire. Mais il refuse l'idée d'importer un modèle de théâtre inspiré d'une société aristocratique dans la société démocratique genevoise, qu'il idéalise bien sûr, mais pour laquelle il imagine des fêtes populaires et civiques qui soient l'affaire de tous.

Pourquoi, alors, cette opposition farouche à un Voltaire dont il admire les pièces?

Notamment pour des raisons politiques: à Genève, Voltaire est l'allié des patriciens, qui détiennent l'essentiel des droits politiques bien qu'ils ne forment que 5% de la popu-

lation. Rousseau, le roturier, fils d'horloger, veut éviter que ce milieu ne renforce son pouvoir et ne soit gagné par les mœurs étrangères et la mondanité du théâtre parisien. Il veut éviter aussi de creuser l'écart entre les classes sociales: pour entrer au théâtre, le riche paie peu et le pauvre beaucoup, dit-il en substance. Rousseau s'interroge ainsi sur la fonction sociale du théâtre en l'analysant dans toutes ses dimensions. Une attitude originale pour l'époque.

Rousseau n'oppose-t-il pas aussi une forme de théâtre narcissique, confiné, à la fête populaire à ciel ouvert?

Sur ce point, sa position est extrêmement novatrice: il imagine un espace théâtral nouveau, à l'air libre, qui réalise une communauté de pensée et de sentiment, où le spectateur est aussi

acteur, comme ce sera le cas du Living Theatre des années 1970. Cette utopie est bien loin du narcissisme qu'il constate dans les théâtres parisiens, où il s'agit d'être vu avant de voir.

L'enjeu identitaire de cette vieille querelle vous semble toujours actuel en Suisse romande.

Rousseau a été l'un des premiers à formuler l'écart – l'expression est de Jean Starobinski – existant entre Paris et la Suisse romande. Et à défendre l'idée d'un art qui ne soit pas une copie du monde parisien, mais qui reflète (et «convienne») à la réalité romande. Or, aujourd'hui, la Suisse romande reste fascinée par une métropole artistique qu'elle continue d'imiter. Tous les théâtres ouverts à Genève dès 1782 avaient été alimentés par le répertoire parisien. C'est principalement après 1945, grâ-

ce à Charles Apothéloz, par exemple, qu'une identité locale s'est affirmée.

L'intérêt pour les écritures étrangères fait pourtant aussi partie de la culture romande.

Absolument. Notre écart vis-à-vis de Paris nous a rendus réceptifs aux influences européennes, et la vie culturelle romande est un lieu de transit. C'est par M^{me} de Staël que le monde germanophone est entré, non sans peine, en France. A cet égard, il n'y a pas eu plus provincial que Paris. La question demeure entière en Suisse romande: avoir des racines tout en ayant des ailes. I

«La scène est à Genève. La querelle sur le théâtre (1757-1758): D'Alembert, Rousseau, Voltaire», sa 10 nov. À 17h30, Théâtre Saint-Gervais, 5, rue du Temple, Genève, renseignements ☎022 908 20 20 ou 022 343 43 43.

EN BREF

AMÉLIE PLUME AU PARNASSE

PUBLICATION Le nouveau Amélie Plume est arrivé: découvrez *Mademoiselle Petite au bord du Saint-Laurent* et son auteure, mercredi 14 novembre dès 18h30 à la librairie Le Parnasse (6, rue de la Terrassière). Au programme: lecture d'extraits du roman (Ed. Zoé) et apéro festif. co

LA GRANDE FAMINE DE 1932-1933 EN UKRAINE

EXPOSITION De 1932 à 1933, des millions d'Ukrainiens ont perdu la vie à cause d'une famine provoquée par le pouvoir soviétique de l'époque. La bibliothèque municipale de la Cité revient sur ces événements avec une exposition d'affiches. L'exposition est à voir jusqu'au 21 novembre. Elle se nomme «Holodomor: la grande famine en Ukraine, 1932-1933». Elle a été inaugurée mercredi en présence du maire de la Ville, Patrice Mugny. On estime entre 7 et 10 millions le nombre de victimes de cette tragédie, dont de nombreux enfants. ATS

Pub!

Annonces, à cet emplacement votre publicité aurait été lue...
LE COURRIER - publicité
☎ 022/809 52 32
pub@lecourrier.ch

Regards croisés pour évoquer plusieurs Genève

PHOTOGRAPHIE • Diffusées sur le net pendant dix ans, les images de Stéphane Pecorini sont désormais regroupées dans un livre qui décrit une ville contrastée et pluriculturelle.

«Créer c'est résister, résister c'est créer.» L'ouvrage s'ouvre sur un extrait de l'appel à la commémoration du soixantième anniversaire du programme du Conseil national de la résistance française aux jeunes générations. Ce sont dix années de photographie engagée – «la vérité est un point de vue», annonce un graffiti qui clôt l'ouvrage – qui seront présentées dans un ouvrage en librairie lundi.

Genève, droit de cité regroupe quelque deux cent vingt images réalisées par Stéphane Pecorini, qui ont, pour certaines, été diffusées via le site internet ork.ch. Des images très contrastées, qui s'organisent selon plusieurs entrées.

On y trouve des vues représentatives du travail iconographique pour la documentation photographique de la Ville de Genève, où l'auteur gagne sa pitance. Des clichés très construits, parfois esthétisants, d'une Genève lumineuse et lisse.

Mais, rapidement, l'œil du photographe nous invite à gratter ce vernis. Genève a aussi ses déclassés, ses mendiants, ses clochards. «Je suis indigène, indigène, et le mur de me dire: gêne», lance Franz Treichler, chanteur des Young Gods, dans sa postface.

Un pigeon écrasé en plein quartier des banques, tache de sang et de plumes sur fond de passage piéton jaune, devient une sorte de dommage collatéral d'une ville froide et hostile, livrée aux voitures. Derrière l'austérité



Le sommet du G8 en 2003 verra Genève se barricader et prendre des petits airs de Bagdad sur Léman en état de siège. S. PECORINI

du monde bancaire point l'obscénité tapageuse du fric et du pouvoir des rues Basses.

A cela Stéphane Pecorini préfère les rencontres, qu'il s'agisse des fêtes au parc des Crottes ou aux Grottes, de projets communautaires de l'Îlot 13 où il vit, ou même du cortège de l'Escalade relu pour l'occasion. C'est la Genève multiculturel-

le et alternative que l'on peut revisiter: de la fête des peuples autochtones à la descente du Rhône dans d'improbables radeaux organisée par l'Intersquat; des fêtes de soutien au *Zombie libéré* au Woyzeck monté à Artamis.

Troisième regard: celui de la collusion sémantique. On n'est alors guère éloigné du travail du collectif Interfo-

to. Les affiches qui agressent quotidiennement le passant vantant des dessous chics, les bienfaits supposés du nucléaire, l'indispensable téléphone cellulaire sont détournées par des activistes antipub. Ce qui met en évidence leur sexisme, leur obscénité, leur mépris de la personne humaine et leur pesant d'idéologie mortifère néolibérale.

Place ensuite à la Genève rebelle. Celle qui refuse la puissance impériale étasunienne, celle qui se bat contre la guerre imposée par des intérêts économiques. Mais aussi les manifestations syndicales, antinucléaires ou du logement alternatif. L'évacuation du squat Rhino sous de vaseux prétextes – tiens, les travaux n'ont toujours pas démarré? –, avec la complicité d'un Conseil d'Etat dit de gauche, en devient séduisante.

Tout un chapitre évoque la pantalonade du G8 en 2003, lorsque les maîtres du monde s'étaient réunis à Evian et que Genève s'était barricadée, suscitant plus d'hilarité que de colère.

Cette somme sera en librairie lundi. Mais elle donnera lieu à un vernissage aujourd'hui à la librairie Archigraphy (1, place de l'Île, dès 16 h 30) avec une performance (poésie sonore) de Heike Fiedler. PBH

Stéphane Pecorini, *Genève Droit de Cité*, Genève, éditions Lost Artist Sarl, 2007, 240 pages, 49 francs. Textes de Fabienne Gautier, préface de Jean Ziegler, Postface de Franz Treichler.

Faits divers et audimat: le salaire de la peur

Viols collectifs, bastons, agressions en tous genres: des faits impliquant des jeunes, souvent d'origine étrangère, font de plus en plus souvent la Une des médias. Tout comme ils ont abondamment alimenté les slogans de certains partis lors de la campagne électorale qui vient de s'achever. C'est que la peur fait vendre: dans un marché médiatique et politique où la concurrence se fait de plus en plus âpre, rien de tel que les titres ou des slogans alarmistes pour gagner en lectorat ou en électoral. Mais l'info-spectacle de plus en plus tapageuse à laquelle se livrent certains médias permet-elle au public de se faire une idée équilibrée de la situation? Comment rétablir cet équilibre pour une jeunesse ou des communautés étrangères qui se sentent de plus en plus souvent victimes d'amalgames lourds à porter?



Centre socioculturel
de l'Union Syndicale de Lausanne
J.J. Mercier 3 (Flon) Lausanne
T: ++41 21 311 50 46 www.polesud.ch

Pour en débattre, Piment Glacé accueille:

Boël Sambuc, vice-présidente de la Commission fédérale contre le racisme

Olivier Guéniat, chef de la Police judiciaire neuchâteloise et auteur d'un ouvrage remarqué sur la délinquance juvénile

Michel Danthe, rédacteur en chef du *Matin Dimanche*

Fabio Lo Verso, rédacteur en chef du *Courrier*.

Animation: Massimo Lorenzi, journaliste à la TSR

Piment Glacé

Vendredi 16 novembre à 20 h 30